

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur,
H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 46, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Ruedes Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Le Journal se publie au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend 10 sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend 5 sous. L'abonnement est de un shilling par mois, ou dix shillings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de temps que l'on veut. Les frais de port se monteront à cinq shillings par année. On n'envoie le journal à la campagne qu'à moins de six mois. Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. E. JINGAS, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANT. MATTE, Jasse-Ville.

AGENTS.

Montréal. — Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.
Trois Rivières. — Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3. Québec, 12 Juillet, 1841. No. 61.

MELANGES.

COMMENT AUJOURD'HUI LES PETITES GUERRES ENTRETIENNENT L'AMITIE ET LA SANTÉ.

“Donnez-moi encore un coup de pied, de grâce... Bien! merci! et puis quelques coups de bâton... Oh! bravo! que vous êtes bon! frappez, frappez fort. j'ai six enfans à nourrir.”

(UN HUISSIER de comédie.)

(Notre Système vient, dit-on, de recevoir les diverses suppliques ci-dessous):

Magnanime Système,

Les soussignés ont l'honneur de vous exposer qu'ils n'ont pu apprendre sans un sentiment d'admiration mêlé d'envie la manière vraiment appétissante dont vous avez traité la nation mexicaine après vos victoires complètes et réitérées sur icelle. *Per Bacco!* il y a plaisir et profit à être enfoncé, éreinté par vos armes, à cause de l'abnégation et de la délicatesse vraiment inouïes avec lesquelles vous usez de vos avantages. Ces procédés sont, dit-on, imposés à la magnanimité d'un

grand peuple. Nous en voulons, nous en voulons, des procédés ; donnez-nous en pour deux sous... de Monaco.

Déjà votre petit traité-vingt-cinq millions-américains avait prouvé avec quelle facilité votre cœur et votre caisse s'ouvrent aux plus doux sentimens de bienveillance et du quibus. Vous montrâtes dès lors que vous saviez ce que vous devez aux peuples étrangers, surtout quand vous ne leur devez rien.

Dès ce moment, le peuple français passa, dans l'opinion universelle, à l'éta d'oncle d'Amérique et de cassier omnibus donné par la nature. Ce qui corrobore cette opinion, c'est qu'à propos du cadeau de 25 millions bénévolement offert aux États-Unis, vos orateurs et vos journaux officiels démontrèrent très bien comme quoi la France ne peut se dispenser de payer à tout propos, attendu que c'est une *conséquence de sa position géographique.*

Plus tard, vos petits traités-Tafna et évacuation d'Ancone vous firent généralement reconnaître pour les meilleurs enfans de vainqueurs du monde connu. On vous rendit cette justice que personne ne s'entend mieux que vous à appliquer des cataplasmes émoulliens et consolateurs sur les bobos de la défaite.

Cette haute réputation de générosité et de philanthropie dont vous jouissiez... relativement à l'étranger, s'accrut encore lorsqu'on vous vit, l'année dernière, rassembler des troupes de terre et de mer, équiper une formidable escadre, le tout afin de *contraindre* les Haïtiens à accepter quittance de 60 millions sur le montant de leur dette envers les sujets français, et à prendre l'engagement formel de ne pas payer le reste.

Enfin la façon toute confite en douceurs et en mansuétude dont vous venez de traiter vos vaincus du Mexique dépasse tout ce qu'on pouvait attendre même de la *magnanimité d'un grand peuple.* Ceci tombe dans les *contes orientaux*, dans l'évangélique, dans M. Berquin, dans *Alexis ou l'erreur d'un bon père*, dans les tendres égards d'une mère pour ses enfans en bas âge, dans la bouillie, le nanan et la praline.

Ah ! c'est comme ça que vous vous vengez de ceux qui ont comblé vos sujets d'avaries et de coups de canon ? Voilà qui est consolant, tentant et encourageant. Vous connaissez l'anecdote de cette femme qui, traduite en police correctionnelle pour avoir donné un soufflet au prochain, et condamnée pour ce fait à une simple amende de six francs, eu appliqua immédiatement un autre pour le même prix. Mais vous, vous mettez bien autrement à leur aise les manans étrangers qui vous souffletent sur la joue de vos sujets. Vous leur dites : « Eh bien ! mes gaillards, vous vous êtes donc permis des gestes inconsidérés à mon égard ? Veuillez bien je vous en supplie, me pardonner les soufflets que vous m'avez donnés ; il y a mieux, ayez la bonté d'accepter un nombre indéfini d'*indemnités* (toujours pour mes soufflets). Tenez, voilà des millions. Payez-vous et ne me rendez pas ma monnaie. »

Suffit, c'est entendu ! Puisque vous distribuez des poignées d'écus en retour de poignées de sottises, les peuples étrangers seraient par trop Fulchirons de ne pas s'en passer la fantaisie et l'agrément. Soyez tranquille, vous allez en recevoir V'lin, v'lan !... préparez votre joue et votre tréaire.

Pour commencer, le peuple de Monaco vous conjure de vous déclarer son ennemi. C'est un service d'ami que vous nous rendrez.

Voyez-vous, nous ne sommes pas heureux, et nous avons réellement besoin d'être défaits par vous pour nous refaire.

Allons ! héin ! soyez bon enfant ; faites-nous une guerre à mort, et nous vous en serons reconnaissans toute notre vie.

Bien entendu qu'après notre déconfiture nous aurons le petit traité façon Vera-Cruz, par la médiation britannique de Mr. Chenapanham, lequel nous arrangera notre affaire de la manière la plus honorable et la plus satisfaisante, relativement à l'Angleterre et à Monaco.

Quant à l'indemnité, vous nous donnerez ce que vous voudrez, pourvu que ce soit beaucoup.

En retour, nous nous engageons solennellement à ne pas vous payer les deux ards de Monaco que vous ne nous aurez pas demandés.

Restera le chapitre agréable des réparations. Car vous l'avez dit, ce sont les agresseurs et les vaincus qui ont droit à des réparations.

Cela nous ira d'autant mieux que les chétives cahutes qui ne font pas l'ornement de Monaco tombent en ruine et que nous n'avons pas le moyen de les rafistoler. Y aurait-il de l'indiscrétion à vous prier de foudroyer de votre artillerie nos paucres immeubles sur toute la ligne? (La ville n'a que 6 pieds 2 pouces de long sur de large.) Et puis vous les rebâtiez aux frais de la France, parce que vous êtes bien gentil.

Nous vous recommandons spécialement pour le foudroiement un vauhall en planches que nous avons l'intention d'ériger afin d'y danser la monaco. Mais nous avons été obligés de suspendre les travaux faute par notre trésor public de pouvoir fournir 11 fr. 50 centimes, prix estimatif du monument. Pour lors, à-près avoir été sensé foudroyer notre vauhall manqué de votre artillerie, vous le confectionnerez intégralement à vos frais. Les danseurs de Monaco auront le plaisir d'y chasser et d'y déchasser, et vous, celui de payer les violons.

Nous vous recommandons encore le magnifique palais de notre souverain (la troisième hutte de terre glaise à droite). Foudroyez de préférence ses vitres en papier (faute de gros sous suffisants pour se procurer d'autres carreaux). Vous les réparerez ensuite à vos frais et en verres très polis. Vrai, ce sera une charité à l'égard de ce puissant potentat, qui en a grand besoin.

Nous sommes, en attendant que vous veuillez bien être assez bon pour vous déclarer notre ennemi acharné, vos très humbles et très dévoués serviteurs et amis,

LES DEUX NOTABLES de Monaco, en leur nom et au nom de la masse de la nation. (151 âmes, y compris le caniche, du tambour de ville.)

II.

Magnanime Système,

Auriez-vous le temps et l'obligeance de nous déclarer la guerre et de nous rosser... d'amitié?

Vous comprendrez notre désir quand nous aurons dit que la récolte de nos choux plus ou moins frisés, servant à faire la choucroûte, qui est notre seule richesse nationale, que cette récolte, disons-nous, s'annonce très mal cette année. Pour lors, puisque nous ne pourrons pas moissonner des choux dans nos champs, nous avons songé à vous prier d'y venir moissonner des lauriers.

Il va sans dire que lorsque vous aurez ravagé notre récolte négative, vous nous la paierez sur le pied des récoltes les plus favorisées, et cela en vertu d'un traité façon-Vera-Cruz, conclu par la médiation anglaise de M. Polissonenham.

Dertaille! cette réparation de choux est digne de la magnanimité d'un grand peuple.

Au nom de leurs concitoyens, les notables de la principauté de
SHOUCROUTECROUTECROUTEMBERG.

III.

Magnanime Système.

Grâce à votre générosité hyperbolique à l'égard de vos ennemis et de vos vaincus, l'état de *battu par les armes de la France* est devenu un métier, une profession, un moyen aussi commode qu'assuré d'existence analogue à la position sociale d'*orphelin du choléra, d'incendié d'un bazar et d'écrasé par les voitures*.

Or, nous ne vous cacherons pas que nous sommes, pour le quart-d'heure, dans la débiné la plus profonde. Voilà pourquoi nous avons songé à nous faire battre par la France, puisque cela équivalait à battre monnaie.

Et même, s'il faut tout vous dire, nous avons emprunté diverses sommes à valoir sur notre prochaine défaite à plate couture.

Vous êtes trop bon enfant pour nous exposer à manquer à nos engagements. Vous comblerez nos vœux et le déficit de nos tirelles en réparant envers nous les rigueurs des armées et de la fortune le tout en vertu d'un traité façon-Véra-Cruz conclu par la médiation-plumpudding de M. Insolentenharn.

Allons, magnanime Système, faut avoir pitié des malheureux. La charité d'une pauvre petite guerre du bon Dieu, s'il vous plait.

Au nom de leurs concitoyens les notables de la principauté de

TRESGRELUSKIN.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 12 JUILLET, 1841.

Mon très-cher Melbourne,

Ah ça les nouvelles que je reçois d'Angleterre commencent à me faire trembler. Quoi ! avec toute l'influence dont vous pouvez disposer, vous n'avez compté qu'une voix de majorité ? Mais c'est horrible ! Songez donc que si vous quittez la partie il me faudra déguerpir aussi ; à ma place viendra sans doute quelque tory qui fera probablement une enquête sur ma politique : une enquête amènera bien vite la connaissance d'une partie de la vérité, dévoilera les tours que nous avons joués à l'Angleterre en la trompant sur ce pays et à ce pays en le trompant sur les vœux de l'Angleterre ; quand je songe à tout cela j'en frissonne d'un bout à l'autre, je ne suis que chair de poule. Hâtez-vous donc, mon bien aimé bienfaiteur de dissoudre le parlement de crainte d'un échec plus marqué, mais après cela prenez bien votre tems et vos précautions pour vous assurer une majorité. Ne ménagez personne, combattez l'ennemi partout où vous le rencontrerez, encombrez-le de louanges, de pièces d'or ; n'épargnez point l'argent de la nation, il ne peut certainement être dépensé plus noblement que pour nous tenir à la tête des affaires ; ciel ! combien je désirerais pouvoir vous aider de ma présence, je vous enseignerais la manière de faire pencher l'opinion publique en votre faveur, au moyen de mille petits honnêtes moyens permis à condition qu'on réussisse. Vous en savez long là dessus, mais je crois que dans ce pays-ci j'ai acquis une dextérité en ce genre qui ne vous serait pas inutile et qui vous étonnerait. Mes vœux ardents sont avec vous. Ecrivez-moi bien vite comment vont les affaires du royaume

c'est-à-dire les nôtres, car c'est bien là le véritable, le seul motif qui doit activer notre zèle ; que le commerce périsse, que la guerre éclate, que nos colonies décampent, que nos classes ouvrières meurent de faim, tout cela n'est rien tant que nous tiendrons les rênes du gouvernement, c'est-à-dire les clefs du coffre-fort ; avec cela on va à l'opéra, lorgner les actrices, leur compter des écus pour leur conter fleurette, on se régale de bon vin de champagne et d'excellents mets français tandis qu'autrement nous serions réduits à nous bourrer de roast-beef saignant de plum-pudding, étouffant de fromage pâteux et d'assouplissante bière.

J'attends avec patience de vos nouvelles afin de calculer ma propre conduite sur la vôtre ; car vous sentez que si je m'attendais à être rappelé sous peu, il me serait important de savoir au juste le moment, puisqu'il me faudrait brusquer un peu davantage les affaires. Ceux que je ménage encore seraient sacrifiés et l'argent dont nous avons besoin serait prélevé sans autre forme de procédure, tandis que d'après le cours des choses je puis donner à cette transaction une tournure un tant soit peu constitutionnelle, marché qui n'en est pas plus loyale mais qui en impose davantage aux badauds et à ceux qui aiment à trouver au moins chez un gouvernement des raisons pour qu'on lui soit fidèle. Si je pouvais passer encore quelques années en Canada je parachèverais l'œuvre d'anglification que j'ai si bien commencée. Vous n'avez aucune idée des progrès que nous avons faits depuis quelques années, et ce bon Gosford, qui était si bon qu'il en faisait pitié, ne s'y reconnaîtrait plus. Vous aimeriez beaucoup, je suis sûr, connaître le moyen dont je me suis servi pour arriver à cette fin qui vous surprend. C'est un secret que je ne confierai qu'à vous, à la condition que vous ne le confierez à personne ; car une fois la mine découverte toute serait peut-être perdue. Ce qui m'aide en tout comme partout est la connaissance que j'ai de la nature de l'homme et surtout de celle de la femme ; voici donc comment j'ai procédé :

J'ai d'abord les plus grands éloges à vous faire de nos militaires qui ont suivi mes instructions avec un zèle et un discernement qui leur fait honneur. N'allez pas croire que j'aie livré quelques batailles et que ce soit à la pointe des baïonnettes que j'ai vaincu la répugnance naturelle des canadiens pour la langue anglaise. Non, non, mes moyens sont plus sûrs et infiniment plus doux. J'ai ordonné à messieurs les militaires, et surtout aux officiers de redoubler de soins dans leur toilette, de ne point épargner les savons cosmétiques, de prodiguer les odeurs, les pommades, les dentrifrices et tous les objets qui peuvent entretenir et réhausser la beauté si l'on en croit leurs enveloppes. J'ai recommandé aux chefs d'insister sur les jeunes, riches et jolis garçons, dans le choix de leurs officiers, recommandation qu'ils ont suivie autant qu'il leur a été possible et autant qu'on pouvait l'attendre raisonnablement. Tout étant ainsi préparé, voici comment j'ai fait jouer mes batteries :

Je sais que le beau sexe aime assez généralement les beaux militaires, même quand ils sont laids, parce que sans doute messieurs les beaux militaires ont la réputation d'être des trompeurs et que le beau sexe n'a pas trop de répugnance à se faire tromper ; je pourrais me tromper, mais c'est ainsi que j'ai calculé. Or j'ai ordonné à tous ces espions d'officiers, de redoubler de séductions, d'être aux petits soins, de se déclarer les adorateurs des demoiselles canadiennes, presque exclusivement. Ils ne se le sont pas fait dire deux fois, les coquins, car il faut vous avouer que nos jeunes canadiennes sont pour la plupart aussi jolies et infiniment plus enjouées et plus aimables que nos langoureuses anglaises. Ce n'est pas ma faute si c'est mon opinion. Bref ; mes instructions ont été fort exactes

ment suivies, et en peu de tems on put voir chez les demoiselles canadiennes de Montréal un changement fort notable ; elles parlaient toutes plus ou moins bien l'anglais, s'habillaient, marchaient, mangeaient et *shoppaient* à l'anglaise. Je ne vous dirai pas qu'elles y gagnèrent en amabilité, mais j'avais gagné ma cause, c'est tout ce que je voulais. L'anglomanie étant introduite chez le beau sexe, le vilain sexe ne devait pas tarder à s'en ressentir ; les jeunes élégants, étudiants, oisifs et autres, voyant que le goût du sexe étant décidément porté vers l'anglicanisation, se mirent à leur tour à la pratiquer ; toutes les conversations devinrent bientôt à l'anglaise, on ne se rencontra plus sans se communiquer en anglais les nouvelles les plus importantes, comme : *fine weather, beautiful weather, hot weather, dull weather* et mille autres choses dont un véritable breton ne s'apercevrait pas si on ne les lui faisait remarquer. Des étudiants cela passa aux commis marchands, des commis marchands cela s'introduisit chez l'ouvrier, et maintenant il est tout-à-fait campagnard de parler le français ; toutes les enseignes de la ville sont en langue anglaise. Vous devez bien penser que le changement dans le langage ne s'est pas opéré tout d'un coup ; il a fallu des transitions plus ou moins drôles ; on n'a fait d'abord qu'introduire des mots anglais, de sorte que cela produit encore l'effet le plus pittoresque, auquel de véritables citoyens des bords de la Seine ou des John Bull tout frais ne pourraient rien comprendre. Par exemple on dit en offrant des oranges à une demoiselle : Prenez *this one*, c'est la *best*. Si deux chiens se battent on dit : Je gage que celui-ci va *beater* l'autre (prononcé biter). On ne va plus acheter des cols, des devants de chemise, des sous-pieds, ce sont des *stocks, des dickeys, des straps*. Et si par hasard il vous prenait envie de vouloir complimenter ou plaisanter la demoiselle du comptoir elle vous congédiera par ces douces paroles : Monsieur, ne venez pas me *botherer*. Quand j'entends cela je me frotte les mains et je saute de joie. Oui, mon aimable bienfaiteur, avant qu'il soit dix ans, je veux que dans nos villes il soit absolument ridicule et arriéré de conserver la plus légère habitude française.

Voyez déjà tout ce que j'ai fait en ce genre sous le rapport politique. Il y a trois ans, la majorité des législateurs parlaient le français, et eussent été fort surpris et courroucés si on leur eût prédit ce qui se passe aujourd'hui. A la chambre en ce moment, sept ou huit individus déblatèrent en français contre mon administration, au milieu de la salle des débats, au grand ébahissement des autres représentants qui ouvrirent de grands yeux et de plus grandes oreilles. Ils parlent, se désespèrent ; mais c'est comme s'ils chantaient. Il ne veulent rien faire qui puisse ressembler à des manières anglaises ; ils ne se laissent séduire ni par mes offres d'argent ni par mes belles promesses de places d'honneur et de profit, ni par mes menaces, ni même par mes dîners ; s'ils acceptent par hasard mes invitations, ils ne tombent jamais sous la table, enfin ils sont les ennemis invétérés de nos usages ; mais si ces martyrs, heureusement clair semés, résistent à mes efforts, j'ai la consolation de voir que la nation presque entière marche toute seule ; et, ce qui me plaît surtout en ceci c'est d'avoir bien jugé du beau sexe qui en cette occasion comme toujours a mené l'autre par le nez.

Vous voyez, mon cher Melbourne, que pour apprendre à bien gouverner les hommes il faut bien connaître les femmes ; c'est surtout en cela que j'ai suivi votre exemple, car si la chronique dit vrai vous êtes un bien grand scélérat.

Rien de nouveau à vous demander, je travaille sans cesse pour tâcher de pousser un peu les affaires. J'ai hâte de quitter ce vilain trou de Kingston où l'on

meurt d'ennui, de chaleur, de dyssenterie et du spectacle désolant de la prospérité de nos voisins. A propos, ne nous pressons pas de leur faire la guerre, car d'après ce que je vois il ne faut pas trop compter sur nos soldats. J'avais toujours pensé qu'ils se jetteraient au feu de bon cœur pour leur patrie, mais il paraît au contraire qu'ils se jettent à l'eau pour l'abandonner; des malheureux ont préféré risquer de faire le saut Niagara plutôt que de rester plus long-tems sous notre bannière; n'en dites rien car cela ne fait pas notre éloge, et vous savez que nous n'avons pas pour habitude de parler de ces choses-là.

J'ai logé les représentants du pays dans un hôpital et bien m'en a pris, car ils sont tous malades; ils forment l'emblème parfait de la liberté à l'agonie. Dites après cela que je ne prévois pas tout.

Adieu, mon cher Melbourne, écrivez moi le plus tôt possible sur ce qui nous concerne. A propos est-il vrai que nous devons attendre un nouvel héritier de la couronne vers le mois de Septembre? Qu'en dit l'Allemand, en sait-il quelque chose? si ça continue il paraît que nous ne manquerons pas de mannequins à placer sur le trône. Mais de la façon que le ciel s'obscurcit les mannequins pourraient bien manquer de trône où se placer. Adieu je n'en dis pas plus long pour aujourd'hui; la chaleur m'affaïsse et me rend paresseux comme un âne.

Avec lequel j'ai bien l'honneur d'être

Votre serviteur etc.

POULET.

NOUVELLE DU PARLEMENT PROVINCIAL.

Nos membres continuent à écouter opiniâtement les discours des bavards du Haut Canada; à leur retour nous leur voterons un cornet acoustique d'honneur. A propos le correspondant de la *Gazette de Québec* qui nous avait tant alarmé sur la santé de nos représentants ne nous dit pas si leur indisposition a cessé. Il est important de le savoir, car les électeurs devront se prononcer là-dessus puisqu'ils prétendent avoir des gens qui travaillent au bien public *sans relâche*.

Quelques journaux de Montréal ont publié une liste de personnes contre lesquelles a été prononcé en Angleterre une sentence de proscription, de mise hors la loi (*ontlawry*); la *Gazette de Montréal* avait omis en la publiant le nom d'un STEWART DERBYSHIRE; d'autres journaux l'ont reproduite au complet en conseillant à la chambre d'assemblée de s'informer si ce proscrit ne serait point par hasard le même individu qui siège sous ce nom sur ses bancs. Les mêmes journaux sont d'avis que si tel était le cas il serait du devoir des membres d'expulser monsieur Derbyshire. Nous pensons que lors même que la chose serait prouvée le gouvernement n'approuverait nullement cette décision; car il doit trouver fort naturel que les citoyens d'un pays qu'on traite comme des galériens soient représentés par des gens qui ont échappé la corde.

Il paraît que Mr. Derbyshire a défié Mr. Turcotte en combat singulier, divertissement que celui-ci a refusé. Il a eu tort car s'il eût tué son adversaire on n'aurait peut-être pas pu le mettre en accusation. Du reste on doit lui savoir gré de n'avoir point risqué une existence qui peut rendre service à sa patrie, contre une autre qui ne lui est que nuisible. Toute la France a gémi de voir Armand Carrel succomber sous le plomb d'un obscur limier du gouvernement. On aurait appelé un refus de sa part un acte de courage.

Nous avons reçu sans autres instructions, quelques exemplaires du nouveau journal *Le Phœnix*. Nous supposons que c'est pour les placer; nous nous ferons donc un plaisir et un devoir de transmettre au propriétaire les noms de ceux qui désireraient souscrire à cette publication qui mérite l'encouragement de tous les ennemis de l'arbitraire et du mauvais gouvernement; c'est dire assez que tout canadien doit s'empressez d'en devenir un lecteur assidu.

Nous prions ceux de nos abonnés de la campagne auxquels nous avons transmis des comptes, de vouloir bien faire leurs efforts pour nous en expédier au plus tôt le montant. En général nous n'avons qu'à nous louer de la ponctualité de nos amis; mais aux règles les plus belles il est toujours quelques fâcheuses exceptions. Nous avons déjà signalé son Excellence lord Sydenham qui s'amuse beaucoup, assure-t-on de la franche vérité de nos articles, sans s'inquiéter si nous sommes destinés ou non à mourir de faim. Nous sommes déterminés à faire des exemples; en conséquence, nous annonçons qu'aussitôt qu'il se sera écoulé un délai raisonnable nous publierons la liste des retardataires obstinés, auxquels, de plus, nous cesserons d'expédier le journal. Nous pensons que cet avertissement suffira, car nul homme qui se respecte un tant soit peu, qui se sent encore au fond de l'âme une étincelle d'équité ne voudra se voir mettre au même rang que monsieur Thomson, c'est cependant ce qui pend au nez à plusieurs. Il ne peut y avoir de peine trop forte pour des gens qui ont le cœur de lire le *Fantastique* sans le payer.

Afin de distraire un peu ceux que notre menace aurait trop effrayés, nous citerons la réponse d'un abonné qui reçoit notre journal depuis son commencement sans avoir donné un sou, et que nous menacions de mentionner dans nos pages: « Quoi, c'est ainsi que vous voulez me traiter, moi qui vous ai favorisé de ma pratique depuis plus de trois ans! C'est fini je ne lirai plus votre feuille. »

ERRATUM. Dans un article de notre dernier numéro où nous disions que des personnes se plaignent de ne pouvoir tirer du gouvernement des sommes dues depuis trois mois; nous aurions dû dire Six mois; ce qui aggrave d'autant la faute des officiers publics.

J. B. CORRIVEAU, CHAPELIER, No 15 rue Lamontagne, second magasin en dehors de la porte Prescott, a reçu un lot de redingottes et manteaux de caoutchouc, (macintosh) imperméable, et tient constamment chapeaux et casquettes aux dernières modes.

DAGUERREOTYPE.—Un artiste arrivé récemment de Paris commencera LUNDI prochain à faire des portraits au moyen du Daguerrotypé, dans la maison de M. Roi, avocat (ci-devant aux héritiers Drapeau, rue Saint-Olivier, en dehors de la porte Saint-Jean. Le prix du portrait sera de 4 piastres.

Québec, 12 juin 1841.

MANUFACTURE DE POELES RUSSES.

Par une compagnie dirigée par *M. SMOLENSKI*, qui a fait venir de Pologne plusieurs ouvriers dont la fabrication de ces Poêles est l'état.

QUEBEC, 99 RUE SAINT-VALLIER.

MM. LES CURES et autres qui éprouveraient quelque embarras au sujet des chemins, pourront s'adresser (par lettres affranchies) à la Manufacture. On leur enverra des directions sur la manière d'y remédier.

Comme M. SMOLENSKI ne croit pas pouvoir suffire à toutes les demandes, il prévient que les personnes qui en feront les premières seront les premières servies.

Québec, 12 juin 1841.